

Vladimir Arseniev dans la taïga de l'Oussourie

Philippe Conrad

Historien

Lointaine province de l'Empire du Milieu, cédée à la Russie en 1860 aux termes du traité de Pékin, la région de l'Oussourie, adossée à la Mandchourie et bordée par la mer du Japon, restait au tout début du XXe siècle une terre d'aventures et de découvertes. La ligne de chemin de fer Khabarovsk-Vladivostok, ultime tronçon du Transsibérien, construit en 1897, ainsi que les quelques postes militaires qui la jalonnaient constituaient alors les seuls témoignages de la présence russe aux confins extrême-orientaux de la Sibérie ; le cœur de la région — la grandiose chaîne du Sikhote-Alin — restait encore pour l'essentiel sauvage et inexploré. C'est ce pays de forêts impénétrables et de torrents, habité par des chasseurs, des pêcheurs de perles et des schismatiques retournés au « désert », que visita au cours de plusieurs expéditions entre 1902 et 1907, l'officier et géographe Vladimir Arseniev, chargé par les autorités civiles et militaires de Sibérie orientale de procéder à des relevés systématiques d'une région vitale pour les destinées de la présence russe sur les côtes du Pacifique. Ces missions d'études topographiques seraient aujourd'hui tombées dans l'oubli si Arseniev n'avait pas laissé de ses randonnées deux récits lumineux, *Dersou Ouzala* (1907) et *Une expédition en Sibérie* (1921) — encore aujourd'hui très largement lus en U.R.S.S. et au Japon —, que Gorki n'hésita pas à comparer aux romans de Fenimore Cooper. Ces poèmes écologiques, véritables hymnes à la forêt, retracent en contrepoint l'histoire de l'amitié indéfectible qui lia, au travers de multiples périls, par-delà plusieurs années de séparation, l'explorateur à un chasseur gold de la taïga, Dersou Ouzala, vieux bonhomme doté d'une intuition prodigieuse, grâce à qui l'officier russe apprit lentement à déchiffrer les secrets de la nature.

Gold et Chinois

C'est à la fin de l'été

1902 qu'Arseniev se mit en route pour sa première mission d'études cartographiques dans la taïga du « Far east » sibérien.

Escorté de six soldats et de quatre chevaux chargés de bagages, il avait reçu des autorités militaires l'ordre d'explorer les cols du massif du Dadian-chan (« Montagnes pointues ») et de relever, le long de la frontière russo-mandchoue, toutes les pistes avoisinant le Transsibérien et le lac Khanka (visité et décrit par Prjevalski en 1870).

Parti de Chkotovo, au nord de

la baie de l'Oussouri, le groupe remonta la vallée du Tzimou-khé, pour s'enfoncer rapidement dans la montagne. Les maigres chênaies firent bientôt place) des bois épais où croissaient des essences variées, et notamment de nombreux cèdres. Des pistes d'animaux et un sentier jadis utilisé par des chasseurs, envahi par les herbes folles et encombré de bois mort, permirent aux explorateurs de progresser vers la crête du Dadian-chan, en vue de laquelle ils parvinrent le soir du troisième jour. « le soleil déclinait à l'horizon, écrit Arseniev, et, tandis que ses derniers rayons éclairaient encore les sommets des montagnes, des ombres épaisses recouvraient les vallées. Les cimes des arbres aux feuilles jaunes se profilaient fortement sur le ciel bleu pâle. L'approche de l'automne se sentait dans toutes sortes de choses : comportement des oiseaux et des insectes, l'herbe desséchée et l'air. »

La

région n'était pas vide d'habitants. Tout au long de leurs randonnées, Arseniev et ses hommes allaient souvent dresser leur bivouac auprès de villages peuplés de colons coréens, de fanzas (fermes familiales) chinoises, de pêcheries clandestines japonaises ou de hameaux de schismatiques russes, les « vieux-croyants », qui vivaient repliés sur eux-mêmes, loin de toute civilisation. La taïga, notamment, pullulait littéralement de Chinois dont ils apercevaient les silhouettes bleues dans chaque clairière de la forêt. Du Xe

au XIIIe

siècles, la région de l'Oussouri avait en effet fait partie de l'empire de la Chine du Nord, sous la dynastie des Leao ; de 1689 (date du traité russo-chinois de Nertchinsk) à 1860, elle avait constitué une marche destinée à protéger l'Empire du Milieu de l'avance des hommes blancs en Extrême-Orient. (Le Chine n'a toujours pas renoncé à ses prétentions sur ces territoires.)

L'esprit

d'entreprise des Chinois n'alla pas sans étonner les explorateurs. Les uns chassaient le cerf, d'autres recherchaient le ginseng — plante dont les racines possèdent de grandes vertus curatives —, d'autres traquaient la zibeline, pêchaient les choux marins, les crabes et les mollusques. Chaque fanza pratiquait quelque industrie (pêche des perles, culture du pavot ou ramassage des racines d'astragale).

Mais

les véritables occupants de la région de l'Oussourie étaient les Golds. Si les rivières n'étaient guère poissonneuses, la taïga, en revanche, regorgeait de gibier, et les Golds consacraient toute leur activité à la chasse. Toujours à la poursuite de zibelines, de martres ou de lynx, toujours à la recherche de panty — bois, fort prisés, des jeunes marals (forme sibérienne des cerfs wapitis canadiens) —, ces chasseurs, qui faisaient preuve d'une sagacité prodigieuse dans l'art de déchiffrer les traces des animaux ou de lire dans le ciel, pénétraient souvent dans les coins les plus reculés du Sikhote-Alin. L'un d'entre eux allait devenir le guide, et l'ami, de Vladimir Arseniev.

Le

visiteur nocturne

Le soir

du quatrième jour, l'expédition, surprise par la nuit à mi-côte des sommets recherchés, dut bivouaquer non loin d'un torrent bruyant qui coulait au fond d'une gorge. « Dans la paix de la forêt, rapporte Arseniev, retentirent tout de suite des coups de hache et des voix d'hommes. Mes fusiliers se mirent à apporter du combustible, à desseller les chevaux et à préparer le souper. (...) Notre campement se calma peu à peu. Après le thé, chacun s'occupa de son travail : l'un nettoya sa carabine, l'autre raccommoda sa selle ou reprisa son vêtement. Puis les hommes se serrèrent tant qu'ils purent les uns contre les autres, se couvrirent de leurs capotes et dormirent comme des morts. Les chevaux, qui n'avaient pas de quoi se nourrir dans la forêt, se rapprochèrent du camp et s'assoupirent, la tête penchée jusqu'à terre. »

Arseniev

veillait près du feu, emmitoufflé dans son burnous caucasien, prenant des notes sur la journée écoulée, quand son second,

Olenetiev, qui réparait ses souliers, se dressa soudainement, intrigué par un bruissement dans les sous-bois. Les deux hommes, debout, aux aguets, scrutèrent les ténèbres en se protégeant de la main les yeux contre la lumière du bûcher. Des cailloux vinrent alors rouler de la montagne. Craignant qu'il ne s'agît d'un ours, Olenetiev chargea son fusil.

« Ne tirez pas ! Tcheloviek ! (C'est un homme!)... », dit une voix dans l'obscurité. Quelques minutes plus tard, un individu vêtu d'une veste et d'une culotte de peau de renne s'approchait du camp. Coiffé d'une sorte de bandeau, une grande besace sur le dos, il avait en main des fourches (supports servant à viser) et une carabine démodée.

« Bonjour, capitaine ! », dit le nouveau venu, qui posa son arme contre un arbre, s'assit en silence auprès du feu et tira de sa poche une blague à tabac. Après lui avoir offert à souper, les Russes l'interrogèrent : « Qui es-tu ? Chinois ? Coréen ? » « Je suis gold. Je chasse et n'ai pas d'autre métier. Je n'ai pas de maison, j'habite toujours la montagne... Mon nom est Dersou Ouzala. » après avoir blessé une biche, il avait croisé la trace du groupe d'explorateurs.

Le trappeur raconta alors sa vie, noblement et modestement. Agé de cinquante-trois ans, il avait passé son existence dans la taïga, échangeant les produits de sa chasse contre le tabac, le plomb et la poudre que lui fournissaient les Chinois ; pendant les mois les plus rigoureux, il aménageait une yourte provisoire en écorce de bouleau. Il y avait très longtemps, sa femme et ses enfants avaient succombé à la variole... jusqu'au lever du jour, le vieil homme fit le récit de ses chasses et de ses rencontres avec les tigres. « Les étoiles avaient fait du chemin dans le ciel... On sentait l'approche de l'aube à l'est, où continuaient cependant à apparaître encore des étoiles nouvelles. Une rosée abondante couvrit le sol, annonçant avec certitude du beau temps pour la journée. »

Quand Arseniev se remit en route, le Gold se joignit au détachement.

Les Russes allaient profiter de la prodigieuse connaissance de la forêt de Dersou Ouzala. Il suffisait au vieux trappeur de scruter le sol et de palper le feuillage pour déterminer la date de la première pluie ou pour suivre la trace de chasseurs chinois. Examinant quelque rameau cassé, il savait établir, d'après sa position, la direction

qu'avait prise le passant. « Il lui arrivait, devait se souvenir Arseniev, de trouver des pistes à tel endroit où je ne pouvais rien apercevoir, malgré tous mes efforts. Lui, par contre, savait remarquer qu'il était passé par là une vieille biche avec son jeune, âgé de un an. Ces deux animaux, expliquait-il, avaient brouté des pousses de spirée, mais s'étaient précipitamment enfuis, apparemment effrayés par quelque chose. » Le Gold savait également prévoir le temps et la pluie en contemplant les ébats des oiseaux ou en humant l'air : « Lui et la nature ne faisaient qu'un, à tel point que son être entier éprouvait physiquement tout changement de temps ; on eût dit qu'il possédait à cette fin un sixième sens particulier. »

Dersou Ouzala ne tuait que pour se nourrir et se vêtir ; il connaissait, comprenait et respectait toutes les formes et toutes les manifestations de la vie. Professant une sorte d'anthropomorphisme, qu'il appliquait à tout ce qui l'entourait, il parlait aux tigres, aux sangliers — à ses yeux, des « hommes » qui, bien que, « vêtus d'une autre manière », connaissaient eux aussi « la fraude et la colère » —, aux nuages, au soleil et aux flammes d'un brasier. Son animisme, proche du shintoïsme du Japon voisin, le conduisait à tenir toute vue, tout objet animé, toute matière pour des dieux cachés.

Prisonniers
de la tempête

Désormais
guidés par Dersou Ouzala, les Russes quittèrent les montagnes et poussèrent, le long de la rivière Lefou, jusqu'aux parages marécageux du Lac Khanka, aux confins de l'Empire russe et de la Chine. Le Gold conseilla bientôt à Arseniev de laisser en arrière les chevaux et quatre soldats, et de se servir d'une embarcation. Mû à l'aide de perches, le canot à fond plat acquis auprès de colons russes et diligemment aménagé par Dersou Ouzala allait suivre le courant sans problème. A peine avait-il parcouru 5km que le groupe passait sous l'un des ponts du Transsibérien ; le Gold put ainsi voir et toucher le fameux chemin de fer dont les Chinois lui avaient si souvent parlé.

Près
du pont se dressaient les derniers contreforts du Dadianchan. Monté sur la hauteur la plus proche. Arseniev fit un tour d'horizon : « Au nord s'étendait à perte de vue un terrain bas, infini et couvert d'herbe. Je n'en voyais pas la limite. Chaque fois qu'un coup de vent balayait cette plaine, l'herbe ondulait et s'agitait comme une mer. » Le bateau entra bientôt dans des steppes marécageuses peuplées d'oiseaux (sarcelles, faucons, mouettes de

rivière). A plusieurs reprises, Arseniev et Dersou Ouzala s'enfoncèrent dans les herbes sauvages à la recherche de daims. N'apercevant plus que le ciel, il leur semblait alors « marcher au fond d'une mer verte ». Seul l'écho des coups de feu tirés par les deux soldats restés au camp leur permettait de regagner au crépuscule les berges du Lefou.

Perdus

dans un labyrinthe d'herbes et de fleurs aquatiques, les explorateurs errèrent longtemps à la recherche de l'entrée du lac, duquel leur parvenait pourtant, le soir, un bruit de vagues. Un matin, Arseniev décida, contre l'avis du Gold, de l'atteindre à pied ; comme ils comptaient être de retour à la tombée du jour, les deux hommes n'emportèrent que quelques objets : une toile de tente, deux paires de bas en fourrure, un appareil de mesure. La veille, la nature leur avait offert un spectacle qui les avait intrigués : les roseaux immobiles avaient semblé dormir, les oiseaux s'étaient blottis dans quelque cachette, un changement atmosphérique avait provoqué une apathie et une somnolence générales chez les êtres vivants — signes que Dersou Ouzala ne s'était pas fait faute de relever. Se frayant un chemin à travers les roseaux, sautant d'une motte à l'autre, contournant mares et étangs, le Russe et son guide atteignirent le lac vers midi. « Cette mer d'eau douce de 85km de long et d'une surface de 2400 km² avait à ce moment un aspect menaçant. Ses eaux bouillonnaient comme une chaudière... Le lac était désert ; on n'apercevait nulle voile ou quelque bateau que ce fût. » Bientôt, un violent vent du nord se leva, et la migration des oiseaux prit l'aspect d'une fuite précipitée. « Venant à notre rencontre, écrit Arseniev, ils ressemblaient à d'immenses dragons des temps légendaires. » Lorsque, subitement, la brume noire qui voilait l'horizon masqua le soleil, Dersou Ouzala commanda de rentrer. Il était déjà 4 heures ; l'obscurité tombant et la neige commençant à tourbillonner dans l'air, les deux hommes perdirent vite leur chemin. Ils engagèrent alors une course de vitesse avec la nuit. Arseniev, grelottant, à bout de forces, reçut de Dersou Ouzala l'ordre de « couper l'herbe » le plus vite possible. Le trappeur gold allait lui sauver la vie : à l'aide de la toile de tente recouverte de roseaux arrachés et maintenus ensemble par de la neige tassée et le trépied de l'appareil topographique, il édifia un refuge précaire, dans lequel se glissa l'explorateur, à demi inconscient.

Le

lendemain matin, tout était blanc, l'air était frais et transparent et, sous un ciel rasséréné, les deux compagnons regagnèrent facilement le campement. Le groupe, reformé, prit quelques jours plus tard le chemin de Vladivostok. Souhaitant témoigner sa gratitude à Dersou Ouzala, Arseniev lui proposa de le prendre à son service. Le Gold déclina l'offre — la forêt était son seul univers — et, après avoir fait ses adieux, s'enfonça dans la taïga.

La forêt, élément cosmique

Quatre

ans plus tard, la Société russe de géographie (section de l'Amour) demandait à Arseniev d'explorer les sommets du Sikhote-Alin, le littoral nord de la baie de Sainte-Olga (jusque-là connu sommairement grâce aux rapports de quelques officiers de marine) et les sources de l'Oussouri et de l'Iman. Parti de Chmakovka en mai 1906, à la tête d'une caravane de tirailleurs sibériens et de douze chevaux, l'explorateur pénétra vite dans la nature vierge. La progression du détachement dans les contreforts du Sikhote-Alin fut difficile ; guidés initialement par un villageois vieux-croyants, dont la sagacité n'égalait pas celle de Dersou Ouzala, les Russes perdirent à plusieurs reprises les entailles qui leur servaient de balises. Après avoir longé des cours d'eau vers l'est aussi longtemps que possible, le groupe s'engagea dans la taïga, dont Arseniev allait, plus tard, laisser de saisissantes descriptions : « chaque fois que vous entrez dans une forêt s'étendant sur plusieurs centaines de kilomètres, vous éprouvez un sentiment qui s'apparente à la crainte. Une forêt vierge qui atteint ces proportions représente quelque chose comme un élément cosmique. » La végétation de la forêt sibérienne, à une altitude peu élevée, est parfois si épaisse que l'on ne parvient plus à voir le ciel à travers les branches. « Dans les sous-bois règnent toujours l'ombre et l'humidité. Il suffit qu'un petit nuage cache le soleil pour rembrunir la forêt et rendre le temps gris. En revanche, par une journée limpide, les troncs d'arbres éclairés par le soleil, le feuillage d'un vert lumineux, les conifères brillants, les fleurs, mousses et lichens multicolores composent un décor unique. »

Le

mérite d'Arseniev fut de détruire la légende selon laquelle la taïga ne serait qu'un royaume de désolation. En fait, elle est pleine de vie, de bruits et de couleurs. Dans la forêt du bassin du Vay-Foudzine, au pied du versant oriental du Sikhote-Alin, les quelques espaces libres déploient une abondance de fleurs inouïe : « Iris aux nuances les plus diverses, orchidées de teintes variées, mourons jaunes, campanules d'un lilas foncé, muguet parfumés, violettes des bois, bleuets rosés, lilas rouges, oranges et jaunes. » Au-dessus des fleurs, des nuées de grands papillons et de bourdons velus au ventre noir, orange et blanc tourbillonnaient dans l'air. Chaque jour, les explorateurs rencontraient quelque nouvel animal : scarabées géants rescapés de l'ère tertiaire, grandes panthères de Mandchourie, chats sauvages, chevreuils... Ces derniers s'enfuyaient, apeurés, à l'approche du détachement, « franchissant ravins, broussailles et rompés en exécutant des bonds d'une hauteur prodigieuse ».

Un ouragan

Arseniev

atteignit en juillet les rivages de la mer du Japon, à la hauteur de la baie de Sainte-Olga, puis, après avoir longé le littoral vers le nord, remonta la vallée du Tadouchou, où il devait faire une rencontre imprévue. Un soir, un soldat ayant remarqué qu'un chasseur inconnu suivait de loin la caravane, l'explorateur, intrigué, quitta la lumière du bivouac et aperçut bientôt, dans les sous-bois éclairés par la lune, une silhouette qu'il reconnut vite cille étant celle de Dersou Ouzala. Après avoir couru l'un vers l'autre, les deux homes passèrent presque toute la nuit près du bûcher. Le Gold avait chassé la zibeline pendant les trois derniers hivers, et au printemps il avait recueilli des panty. Près du fleuve Fu-ch'ing, des Chinois l'avaient informé que « quatre officiers russes et douze soldats » se dirigeaient vers le nord ; il avait ensuite retrouvé sans peine leurs traces. Au matin, Arseniev et Dersou Ouzala conclurent de nouveau un accord tacite. « Assuré de la compagnie du Gold, écrit le Russe, j'envisageais maintenant sans crainte n'importe quel danger : bandits chinois, fauves, neiges profondes ou inondations. » De fait, les périls ne devaient pas manquer pendant la campagne d'hiver, dont Arseniev allait consacrer les premiers mois à l'exploration des hauteurs du Sikhote-Alin. Quelques jours après le départ, les Russes affrontèrent un ouragan, dont seul le « sixième sens » de Dersou Ouzala leur permit de sortir vivants.

Le

17 octobre au soir, alors que le baromètre indiquait le beau temps, Dersou Ouzala avait noté que les oiseaux, après s'être nourris avec un empressement particulier, avaient tous disparu d'un coup, comme obéissant à un mot d'ordre. Le Gold ordonna de ramasser d'énormes quantités de bois et d'enfouir les tentes dans le sol ; puis, sous les sarcasmes des cosaques, il construisit pour lui-même un abri de bois sous une roche. Les heures s'écoulaient dans le calme, quand, tout à coup, un bruit retentit dans la montagne, bientôt suivi de violentes rafales, chacune plus prolongée que la précédente. Une heure plus tard, le jour commençait à poindre. « Le tableau que nous aperçûmes était inimaginable, écrit Arseniev. Le vent impétueux cassait les rameaux et les faisait voltiger comme des flocons. De vieux cèdres immenses vacillaient comme de jeunes pousses. On ne distinguait plus rien, ni montagnes, ni ciel, ni terre. » Pendant plusieurs jours, « des tourbillons fantastiques firent monter en l'air des nuées de neige et les rejetèrent à terre en poussière blanche. Se renouvelant sans fin, ils remplirent de leurs hurlements la forêt qu'ils traversaient en une course folle, en renversant chaque fois une grande quantité

d'arbres. » Le calme revenu, les crêtes du Sikhote-Alin offrirent un spectacle effarant : « Le vent y avait abattu des rayons entiers de la forêt... Leurs racines ayant été arrachées, les arbres se balançaient et entraînaient dans leur mouvement tout le réseau de leurs bases. Des crevasses noires venaient ainsi bâiller et se refermer tour à tour, telles des gueules géantes, dans le suaire blanc de la neige. » Le Gold devait encore sauver l'expédition d'une inondation dévastatrice et d'un gigantesque feu de forêt.

La Sibérie nouvelles

La fin de la seconde expédition Arseniev allait être assombrie par un drame. Quelques jours après sa seconde rencontre avec l'officier russe, Dersou Ouzala avait abattu un tigre qui avait pris la fuite à son approche. Lui qui ne tuait que pour se vêtir et se nourrir avait-il, en tirant sans motif sur le félin, transgressé les lois de la nature et offensé les dieux de la forêt ? Depuis lors, obsédé par cette idée, il s'était convaincu qu'un jour ou l'autre il aurait à payer son forfait. En effet, pourchassé par l'esprit du tigre — amba, dans son langage —, le vieux trappeur allait progressivement perdre la vue ; pour un homme qui vivait de la chasse, cet affaiblissement signifiait la fin. Arseniev le convainquit de venir habiter sous son toit, à Khabarovsk. Mais l'homme de la taïga ne put s'habituer à vivre en ville, enfermé dans une « petite boîte » et contraint de verser de l'argent pour obtenir de l'eau et du bois. Ne pouvant taire son incompréhension face à une forme aliénante de civilisation, Dersou Ouzala préféra retourner à sa solitude.

Une telle décision équivalait à un suicide. De fait, quinze jours plus tard, Arseniev apprenait que Dersou Ouzala avait été retrouvé mort, assassiné par des brigands, près de la gare de Korforovskaïa, pratiquée sur les lieux du crime, sous deux grands cèdres.

L'été suivant, Arseniev entreprenait un troisième voyage, qui dura près de deux ans. Quand il fut de retour à Khabarovsk, il se rendit aussitôt sur la tombe de son ancien compagnon. « Je ne reconnus plus les lieux, écrit-il. Une colonie entière s'était créée près de la gare, on avait commencé à exploiter des carrières de granite dans les contreforts du Khekhtzir et à abattre la forêt... J'essayai en vain de retrouver la tombe. Les deux grands cèdres avaient disparu, remplacés par des routes et des remblais de fraîche date. Tous les environs portaient maintenant l'empreinte d'une vie nouvelle. »

Philippe Conrad

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

